



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TONIC
LE GRAND TONIC RENFORÇANT
ET
LE GRAND TONIC RENFORÇANT

FEUILLETON du CANARD

LES TRIOS
DES
CHENIZELLES

(Suite.)

Ces sortes de silences profonds que sait garder la femme dans les circonstances difficiles irritaient un agneau.

— Vous êtes coupable, dit le mari, et vous craignez que le son de votre voix ne vous trahisse..... Ah ! si je tenais le misérable ! dit-il en renversant une chaise... Vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de mon voyage ? dit-il en se radoucissant subitement. Rien, pas un mot, pas une parole... On ne peut pas vivre ainsi ; non, on ne peut pas vivre ainsi.

M. Loncle s'arrêta quand il eut parlé longtemps, passant des reproches aux accusations, des violences aux paroles caressantes. Il était arrivé l'esprit en désordre, la tête perdue, comptant sur les inspirations que lui donnait son entrée, et le malheureux sentait ses paroles se briser contre la froideur raisonnée de sa femme. Chaque phrase qui sortait de sa bouche ne portait pas, mais lui revenait comme par ricochet et le blessait.

M. Loncle comprit qu'il avait eu tort de n'avoir pas bâti un système oratoire ; il pensa qu'il ferait mieux de s'enfermer dans un moyen d'accusation violent ou de s'abriter dans un tendre pardon. En chemin, il avait calculé que sa femme se jetterait dans ses bras en avouant sa faute ; alors il était indigné, grinçait des dents et rugissait de telle sorte que son compagnon de voiture s'était demandé à quel échappé des Petites-Maisons il avait affaire. Mais l'événement avait déjoué tous les discours préparés. Que faire, que dire contre une telle froideur ?



Le lendemain de l'élection.

Tête d'un pendard qui comptait avoir sa part du gâteau ministériel.

M. Loncle battu, sortit honteux, humilié comme une troupe qui est montée à l'assaut, comptant sur une défense, et qui se retire déjà à moitié vaincue par la vue de nombreuses batteries que les assiégés viennent de découvrir.

— Voilà donc ce maudit lilas qui a causé tout mon malheur ! s'écria M. Loncle, qui essayait de rafraîchir ses esprits à l'air pur du jardin.

Il secoua violemment le lilas et passa sa colère contre l'innocent arbre en essayant de le déraciner ; puis, honteux de son action, M. Loncle haussa les épaules, regarda si par hasard sa femme ne l'avait pas suivi et piétina la terre qu'il avait remuée en tentant d'arracher le lilas. Maintenant il voulait la vie du lilas autant que tout à l'heure il avait désiré sa mort. Le malheur était que M. Loncle manquait de parti pris, tantôt s'arrêtant à une idée, tantôt à une autre.

Cependant le souvenir de M. Trude lui revint à l'esprit, et il se demanda quelle conduite il allait tenir à l'égard du séducteur. Sans doute celui-ci, n'était pas prévenu, réparerait dans la journée, ou dans la soirée. Falait-il l'expulser honteusement, ou le provoquer, ou lui demander réparation, ou le recevoir comme d'habitude ?

La danse de ces différentes idées remua tellement l'esprit de M. Loncle que son corps s'en ressentit. Il fit peut-être six cent fois le tour de son jardin, sans se rendre compte qu'il marchait. Il obéissait à des secrètes tempêtes intérieures qui lui mettaient en mouvement ses bras et qui les faisaient mouvoir en sens extravagants. Un moment il tua évidemment M. Trude en duel, car il se frotta et s'allongea, la figure pleine d'une satisfaction cruelle, et il poussa un cri tel que celui d'un peintre qui laisse tomber sa pelote de pâte. Ce

duel, exécuté en imagination avec toute la bravoure possible, se contenta point l'esprit timide de M. Loncle. « Malheureux ! s'écria-t-il, vous osez reparaitre dans ma maison après ce qui s'est passé... Fuyez, et ne vous présentez jamais devant mes yeux... » Alors M. Loncle entendait la sonnette de la rue ; il allait lui-même ouvrir la porte, et il congédia ainsi le maître de musique. Puis les traits du mari quittaient leur état de crispation et reprenaient les lignes tranquilles que la société exige : sa bouche était souriante, ses yeux caressants ; il se frottait les mains. « Mon cher monsieur Trude, que je suis heureux de vous revoir ! Votre santé a été bonne ?... Veuillez entrer ; ma femme vous attend. Je vais donc entendre un peu de musique, dont je suis privé depuis si longtemps. »

En ce moment la vieille bonne apportait au chien sa pâtée habituelle.

— Marguerite, dit M. Loncle, écoutez ici.

La vieille domestique vint près de son maître. Il lui demanda si rien d'extraordinaire n'était arrivé à la maison pendant son absence : il fit parler la vieille bonne sur sa maîtresse, sans cependant lui montrer les soupçons qui déchiraient son âme. Avait-elle fait beaucoup de musique ? Venait-elle toujours M. Charles et M. Trude ? Venaient-ils en embie ?

La domestique répondit à toutes ces questions, sans se douter de leur importance ; mais elle n'apporta aucune lumière à M. Loncle.

A l'heure du dîner, M. Loncle fut humilié de se présenter devant sa femme sans avoir pris un parti, et il la fit prévenir par la domestique qu'il avait à sortir. Son véritable but était de se promener dans les Chenizelles en attendant l'arrivée de M. Trude. Décidé à avoir une conférence avec le musicien, avant que celui-ci ne fût prévenu de son arrivée, il espérait qu'il parviendrait, dans le premier moment de trouble, à connaître la fatale vérité ; mais les heures d'attente sont plus longues aux jaloux qu'aux amoureux.

Après avoir attendu vainement une demi-heure dans la rue, M. Loncle se décida à rentrer.

— Comment ! dit-il à sa femme, vous vous mettez à table sans moi ?

Mme Loncle montra à son mari un couvert vide qui attendait ; le mari devint furieux en voyant que sa femme avait pu seule déviner son retour, et il se mit à table ennuyé, ne trouvant rien de bon, criant après la vieille domestique, mangeant malgré tout, quoiqu'avec colère. Le dîner était à peine terminé qu'on entendit la cloche de la porte. M. Loncle se leva précipitamment, le sang à la figure, avec la mine d'un homme effrayé qu'un grand coup venait de frapper.

La vieille bonne, qui dessinait la table, alla vers la porte.

— Marguerite ! cria M. Loncle d'une voix étranglée.

— Qu'est ce qu'il y a monsieur ?

— Restez là, dit-il ; je vais ouvrir moi-même.

— Non, dit-il, allez-y... attendez...

A n'importe qui, vous direz que madame ne peut recevoir aujourd'hui.

La vieille bonne, étonnée, regarda M. Loncle, puis sa femme, qui ne levait pas les yeux, de peur que son mari n'interprêtât son regard comme un signe d'intelligence avec la domestique.

— Allez vite, dit M. Loncle, qu'un second coup de sonnette venait de faire tressaillir ; madame n'y est pour personne...

La vieille bonne revint bientôt et dit que M. Trude s'était présenté et